

René Grousset

BILAN
de L'HISTOIRE

BILAN DE L'HISTOIRE

Du même auteur

Sur les traces du Bouddha, Asiatheque L&M, 2008.

Histoire des croisades, I. 1095-1130 L'anarchie musulmane, Tempus Perrin, 2006.

Histoire des croisades, II. 1131-1187 L'équilibre, Tempus Perrin, 2006.

Histoire des croisades, III. 1188-1291 L'anarchie franque, Tempus Perrin, 2006.

L'Empire des steppes : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan, Payot, 2001.

L'Épopée des croisades, Tempus Perrin Editions, 2002.

Le conquérant du monde : Vie de Gengis-Khan, Albin Michel, 2008.

Histoire de l'Arménie, Payot, 2004.

Figures de proue, Tempus Perrin, 2012.

René Grousset

**BILAN
DE
L'HISTOIRE**

DESCLÉE DE BROUWER

Avertissement de l'Éditeur :

Nous rééditons le texte de l'édition de 1946 sans adaptation des propos de l'auteur, ni modification de la graphie des noms propres.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, **Groupe Artège**
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-08270-7
ISBN pdf : 978-2-220-08538-8

À la mémoire de ma fille
Ginette Lenclud

PRÉFACE

Ce livre, peut-être un des chefs-d'œuvre de la pensée historique dans la France de notre temps, permet de résoudre ou plutôt dispense de poser bien des problèmes d'école qui agitent aujourd'hui les adeptes universitaires de Clio. Et en particulier celui-ci qui connaît une grande faveur : l'histoire, pardon l'Histoire, doit-elle être « événementielle » ou doit-elle ne l'être pas ? Faut-il, en écrivant l'histoire, être « événementialiste » et la réduire à une succession de faits, de circonstances, d'événements ? Ou « non événementialiste » et refuser toute importance aux circonstances qui la composent et aux hommes qui y jouent un rôle ? Faut-il la réduire au jeu de grandes lois impersonnelles et abstraites, économiques ou dialectiques, qui sont censées y trouver leur point d'application favori ? Faut-il être au contraire de tradition pascalienne et dire que « le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face du monde aurait été changée » ? Ou bien, inversement, affirmer que si le cartilage nasal de la reine d'Égypte avait été un promontoire à la Cyrano, ou une manière de dépression sismique au milieu de son visage, la bataille d'Actium n'en eût pas moins amené le même dénouement ? Ou bien encore, allant plus loin dans l'absurdité raisonnée, se ranger à l'attitude des historiens de tradition petit-marxiste, pour qui Cléopâtre n'avait pas de nez, et n'utilisait donc pas cet

instrument de lutte de classes que constitue le mouchoir capitaliste et bourgeois ?

Il y a ainsi des historiens aujourd'hui pour raconter la croisade sans parler de saint Bernard ou pour narrer la bataille de Waterloo en mettant un « sens interdit » sur le chemin creux d'Ohain, ou encore pour relater l'avènement du christianisme, sans mentionner ces faits, évidemment événementiels, que furent le drame du Calvaire ou bien la Résurrection.

René Grousset, lui, n'écrit pas de cette encre-là. Il est un historien complet, un homme sans parti pris, sans œillère et sans a priori. C'est un merveilleux historien, d'un immense talent, je dirais presque de génie ; il a cette caractéristique appréciable qui consiste à pouvoir jouer sur tous les claviers à la fois, du pittoresque au pathétique, et surtout à faire les rapprochements les moins banals et les plus vrais entre des faits que séparent des siècles ou des millénaires de préjugés ou d'erreurs. Il est un événementiel qui sait dominer l'événement et le situer dans son cadre d'ordre historique et cosmique.

Son livre se lit avec passion : tantôt il reconnaît le rôle du hasard en histoire : citons-le à ce propos :

« La réunion, après Louis VIII, du Comté de Toulouse à la couronne... eut lieu grâce à une circonstance toute fortuite, parce que Alphonse de Poitiers, premier et dernier comte capétien de Toulouse fut incapable d'avoir des enfants. »

Arrêtons-nous ici un instant, pour constater par cet exemple, qu'un événement ne mérite d'être raconté qu'en

fonction du contexte qui l'entoure et de sa signification. L'histoire véritable, la seule qui soit digne de ce nom, est l'art de s'attacher seulement aux faits significatifs, même fortuits, et de négliger les autres, même s'ils semblent chargés de tout l'appareil pesant d'une prétendue fatalité.

Si René Grousset n'exclut pas le jeu du hasard, il reconnaît pareillement l'existence de lois en histoire. Sans doute ne sont-ce pas des lois dans le genre des Dix Commandements ou de la table de Pythagore, conçues pour l'éternité, à partir de principes religieux ou arithmétiques. Mais, des lois coutumières, fondées sur l'expérience et la réflexion, qui vont parfois très loin sur la route de la sagesse.

« C'est une loi de l'Histoire qu'en de nombreux pays les provinces-frontières, les régions des Marches, sont souvent appelées à un rôle politique prépondérant. Leurs populations et leurs dynasties, aguerries par une vie de lutte perpétuelle contre l'étranger, y acquièrent une supériorité militaire qui finit par les imposer au reste de leurs compatriotes. »

Ou bien encore, celle-ci, combien actuelle de nos jours, capable de nous proposer des motifs de réflexion, dont nous avons quelque besoin :

« À bien lire l'Histoire, on s'aperçoit que le plus souvent un empire, un état, une civilisation, une société, ne sont détruits par l'adversaire qu'autant qu'ils se sont préalablement suicidés. »

Pourquoi les plus grands empires se sont-ils souvent effondrés sans laisser de traces? C'est que « la civilisation avait perdu en qualité ce qu'elle gagnait en étendue ». Faisons-en notre profit.

Moraliste de l'Histoire en même temps que merveilleux narrateur des événements, René Grousset rédige ici une sorte de « Discours sur l'histoire universelle » pour notre temps.

Comme Bossuet, sa langue est imprégnée de latinité. On croirait lire parfois soit Tive-Live, soit Tacite. Il aurait été capable d'écrire le *ruere in servitudinem* de l'auteur des *Histoires* et des *Annales*. Relisons les pages splendides, riches en images et en vie qu'il a consacrées aux cathédrales romanes et à leur évolution vers le gothique: « La cathédrale, écrit-il, veut s'élancer encore plus haut dans le ciel. »

Déjà entraînant et exaltant pour l'esprit quand il se limite à l'histoire du continent européen et de la civilisation d'Occident, le récit devient véritablement épique, digne des très grands, des plus grands historiens français, quand il atteint l'universel. Les chapitres consacrés à l'Extrême-Orient, « Apport de l'Asie » et « Europe et Asie », sont d'une densité et d'une richesse incomparables. Là, on sent que Grousset est doublement à son affaire, parce qu'il est à la fois un grand Européen et un connaisseur lucide et prodigieusement érudit de l'Extrême-Orient.

Ce n'est pas qu'il se soit naturalisé oriental du fait qu'il connaît et apprécie l'Orient. Il reste de notre « terroir » et s'ingénie à découvrir parmi les trésors de l'Inde et du Japon, ce qui rejoint notre sagesse et souvent notre inquiétude: témoins ces phrases du *Riz-Veda*, le plus ancien des recueils védiques (1 000 ans avant Jésus-Christ):

PRÉFACE

« Qui le sait, qui peut nous le dire, d'où naquit, d'où vient la création, et si les dieux ne sont créés qu'après elle? Qui le sait, d'où elle est venue? D'où cette création est venue, si elle est créée ou non créée, celui-là dont l'œil veille sur elle du haut du ciel, celui-là seul le sait, et encore le sait-il? »

On retrouve dans ce volume l'écho de tous les grands sentiments qui font vibrer l'âme humaine. On y trouve des trésors d'intelligence et de science. Mais également du cœur, beaucoup de cœur.

La place de René Grousset est à la proue d'un vaisseau qui progresse vers les horizons infinis de la destinée humaine. En le lisant, on les découvre, on les comprend et peut-être aussi, malgré les dangers qu'ils recèlent, on les admire et on les désire.

C'est un livre merveilleux qui s'ouvre ici pour les lecteurs : envions-les de s'y engager.

Robert ARON
de l'Académie française

I

MESURE DE LA CIVILISATION

Origines

L'homme est désormais sans illusion sur le fauve qui dormait en lui. Dachau, Ravensbrück, Buchenwald, Belsen... La guerre qui s'achève aura ainsi ramené l'humanité à la modestie de ses origines: c'est là un point où les théories évolutionnistes rejoignent très exactement le dogme chrétien du péché originel. Il aura suffi de l'occasion des doctrines totalitaires pour que le monstre, brisant ses chaînes, détruise sur d'immenses étendues une civilisation qui se croyait immortelle. Quelles pages pareil spectacle n'eût-il pas inspirées à un Pascal! Mais voici que depuis Pascal tous les progrès du génie humain n'auront servi qu'à rendre incommensurablement plus meurtriers nos périodiques retours à la barbarie. Nous savons désormais que dès les premières semaines d'une guerre toute la civilisation urbaine d'un pays peut être, en quelques heures, rasée au sol.

Rappelons-nous nos illusions de 1900, voire de 1918: l'histoire, si on entendait par là celle des mêlées de peuples, se trouvait pour toujours « arrêtée ». Dans notre oubli du passé de la terre, nous nous persuadons de même que l'écorce terrestre est définitivement stabilisée, que le déroulement des

périodes géologiques se trouve enfin clos, que jamais plus ne se reverront les cataclysmes qui du lit des premières Méditerranées firent, au tertiaire, surgir les Alpes et les Himalayas. Quel réveil, après la dernière accalmie, après cette ultime douceur de vivre, que de nous retrouver sur une planète en recrudescence de bouleversements, je veux dire dans une société toute proche encore de l'humanité primitive!

Cette amère constatation nous incite à un retour sur nous-mêmes. L'heure nous paraît venue de « faire le point » dans un rapide bilan de l'histoire qui soit un peu comme l'examen de conscience de l'humanité.

Tout d'abord que représente l'histoire de l'humanité dans celle de la Terre? Pour fabuleux qu'il nous apparaisse en soi, notre passé n'est qu'un point dans le gouffre du temps planétaire. Le rapprochement des chiffres a ici soif éloquence. Les géologues évaluent à un milliard d'années la durée de l'époque primaire, c'est-à-dire l'organisation des formes inférieures de la vie; à 150 millions d'années, la durée de l'époque secondaire et de ses sauriens géants; à 40 ou 50 millions l'époque tertiaire avec le règne des grands mammifères, celui du mastodonte et du machairodus; et « seulement » à 600 000 ou, au maximum, à 1 300 000 ans l'espace qui nous sépare de notre plus lointain ancêtre hominien, à l'aube du quaternaire.

Répondons aux géologues que dans ces conditions le progrès humain aura tout de même été singulièrement lent. D'après les données jusqu'ici généralement admises, il n'aura pas fallu à l'humanité moins de cinq cent mille ans

pour franchir les diverses étapes du paléolithique inférieur¹. En tout état de cause, nous devons faire remonter à, au moins, quelque 120 000 ans avant notre ère l'homme de Néanderthal, représenté par le squelette de La Chapelle-aux-Saints, avec son attitude verticale encore si imparfaite, sa lourde mâchoire, son faible développement cérébral, mais déjà susceptible de préoccupations « religieuses », puisqu'il pratiquait l'inhumation.

Émerge enfin notre ancêtre direct, l'*Homo Sapiens*, comme nous nous plaisons à l'appeler. Il fait son apparition avec l'aurignacien et le solutréen, cultures qu'on situe ensemble entre 45 000 et 25 000 environ avant notre ère. Cette fois, les progrès sont décisifs. C'est, d'un seul coup, l'émouvante révélation de l'art : telle tête de cheval, en bois de renne, du Mas d'Azil, a pu être comparée à celles de la frise du Parthénon. Avec les fresques et gravures rupestres magdaléniennes (entre 25 000 et 13 000), c'est déjà un apogée : l'élégance des cervidés, la fuite des chevaux sauvages, la charge furieuse des bisons qui surgissent sous nos yeux dans les grottes d'Altamira ou de la Dordogne, témoignent d'un tel réalisme, d'un tel sens du mouvement et de la vie, qu'il faudra attendre les grands animaliers égyptiens pour retrouver pareils chefs-d'œuvre. Mais il ne saurait, bien entendu, s'agir ici d'art pour l'art. Ce naturalisme animalier ne se veut aussi fidèle que parce que lié aux

1. Il y aurait donc quelque cinq cent mille ans qu'aurait vécu le fameux Sinanthrope de Pékin, contemporain de notre Chelléen d'Europe et qui, au témoignage du père Teilhard de Chardin, possédait déjà non seulement la pierre taillée, mais aussi le feu. Si même nous nous rallions à la chronologie du quaternaire tout récemment tirée par Jules Blanchard de l'hypothèse du déplacement des pôles, le paléolithique inférieur se serait étendu sur un million deux cent mille ans.

plus utilitaires des pratiques chamanistes : la vie insufflée par l'artiste aux bêtes qu'il évoque, était indispensable aux cérémonies d'envoûtement dont dépendait le succès de la chasse.

Le sorcier dansant et masqué de la grotte des Trois-Frères nous laisse entrevoir le caractère de ces sombres religions préhistoriques. Plus directement, les « Vénus aurignaciennes » et les modelages du Tuc d'Audoubert nous annoncent les cultes de fécondité pratiqués par la suite à travers tout le monde antique, depuis les Astartés et Déesses-Mères de l'Orient classique jusqu'aux lingas du çivaïsme hindou. Quant aux sacrifices humains, autre legs de l'humanité primitive, on les retrouvera aussi au berceau de nos plus brillantes civilisations, dans les premières tombes d'Our, dans les premières sépultures chinoises de Ngan-yang, pour ne pas parler des immolations collectives de captifs sur les autels de tous les dieux assyriens ou aztèques, scythes ou polynésiens, négro-africains ou germaniques. Toutes les déformations morales que nous pourrions, dès l'origine, signaler dans ce domaine, tiennent d'ailleurs à l'ensemble d'effroyables complications mentales qui constituent le raisonnement du primitif, à ce dédale d'obscurs cheminements de la pensée prélogique où l'école de Lévy-Bruhl a commencé à porter la lumière.

Ainsi, dans le moment même où l'humanité se dégageait de l'animalité, ses progrès n'avaient, à certains égards, servi qu'à susciter en elle de nouveaux prétextes de luxure et de meurtre. Après la bestialité originelle née de l'instinct de reproduction et le geste du carnivore qui abat sa proie pour obéir à l'instinct de conservation, voici, chez l'être pensant, la lubricité et l'homicide promus par les religions au rang